



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Synthèse – Pour en finir avec « la morale »

Hubert Aupetit

« L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme est la moralité. »

Fables, Le Livre de Poche, p. 41.

Ah ! que de paraphrases et de ravages, en explication de texte, découlent de ce propos du fabuliste, lâché en conclusion d'une préface où il tente de justifier le sort inhabituel qu'il fait à ses « moralités » dans ses fables. Et comme l'âme vaut mieux que le corps, c'est un fait universellement entendu, qui n'est plus à discuter, le débutant dans l'exercice traduit aussitôt :

« Ma problématique, c'est comment le fabuliste, par son récit, illustre la morale... »

Outre la critique réflexive de toute formulation de problématique ouverte en termes de « comment... » et de « en quoi... », je soulèverai trois objections :

- D'abord, la préface est un genre rhétorique, les arguments qu'on y trouve sont au service de la bonne image que l'auteur veut donner de lui et de son travail ; parmi ceux-ci, l'autopromotion morale fait toujours recette. Qu'on lise Racine, nous expliquant de préface en préface que le spectacle de ces pères tuant leurs enfants, de ces amantes étranglant leurs amants, de ces chefs de guerre sacrifiant d'innocentes jeunes filles, relève de la plus stricte moralité...

- De plus, tiendrait-on le propos de La Fontaine pour sincère, la distinction, et a fortiori, la hiérarchie de l'âme et du corps, sont hautement discutables chez un poète qui se montre sensible à ses heures aux charmes du matérialisme épicurien.

- Enfin, le vrai problème, c'est que ça ne marche à peu près jamais !

Soit qu'aucune « morale » ne figure dans la fable, comme dans « Le Loup et le Chien » (I, 5) ;

Soit qu'elle se perde en variations sur la moitié de la fable comme dans la « Chatte métamorphosée en Femme » (II, 18) ;

Soit qu'elle paraisse totalement... loufoque comme dans « Le Loup, la Mère et l'Enfant » (IV, 16), où les villageois la gravent sur un panneau à l'entrée du village en patois picard à l'adresse des loups suffisamment savants pour savoir lire...

Soit qu'à l'inverse elle s'adresse des animaux aux hommes, comme chez cet ours plein d'esprit qui la souffle à l'oreille d'un humain à moins que ce ne soit l'humain en question qui le fasse croire à son camarade pour s'en revancher (« L'Ours et les deux Compagnons », V, 20) ;

Soit qu'elle assène un pur truisme : « Les loups mangent gloutonnement » (« Le Loup et la Cigogne », III, 9), ou relève des lieux communs les plus insignifiants : « On voit que de tous temps/ Les petits ont pâti des sottises des grands » (« Les Deux Taureaux et une Grenouille », II, 4) ;

Soit qu'elle offense la morale la plus élémentaire, comme dans « Les obsèques de la Lionne » (VIII, 14) : « Amusez les rois par des songes... » ;

Soit enfin que sa formulation même nous jette dans des abîmes de perplexité : « La raison du plus fort est toujours la meilleure » (I, 10). Meilleure en quel sens ? De l'efficacité ? De la justice ? De la morale ?

Alors que faire, dans une explication de textes, de cette encombrante « moralité » ?

On peut bien, comme je le propose, lire *cum grano salis* sa thèse du corps et de l'âme, La Fontaine n'y caractérise pas moins la fable comme une structure textuelle double, ménageant une part au discours narratif, l'autre au discours gnomique. Et comme il est avant tout un conteur, il use de toutes les ressources de son art pour surprendre, à chaque fois, par la manière dont il associe l'un à l'autre, et fait apparaître la morale là où on ne l'attend pas. Bien plus, s'il est un élément de problématique constant à toutes les fables, c'est la possibilité même d'agir sur les actions humaines par des mots, et de régler moralement cette société humaine qu'un penseur de son époque décrit comme un « hôpital de fous » (Kant, un siècle plus tard, sera moins drôle mais tout aussi résigné avec son « insociable sociabilité »).

On rejoint là l'éternel problème de la *catharsis* théâtrale et du *castigat ridendo mores*, autres lieux communs de la scolastique khâgneuse. Si les fables, si les comédies, si les tragédies, à force de dispenser l'effet que leur attribuent les dissertations de 1^{ère} supérieure, avaient le pouvoir de moraliser les humains, nul doute qu'après ces siècles, et même ces millénaires de purgation frénétique, nous devrions vivre dans une société parfaite !

Le véritable problème n'est donc pas là. Il est même inverse : pourquoi diable les morales ne servent-elles à rien ? Pourquoi, malgré tous les avertissements qu'il reçoit, toutes les leçons qu'il entend, tous les traités de bonne conduite qu'il lit, l'animal humain revient-il toujours à ses vieilles tentations comme l'étoffe à son pli : transformer sa nature, être ce qu'il n'est pas, espérer follement devenir bon, beau, habile, fort, puissant, riche, aimé, renommé, par la seule magie de sa volonté et de sa ruse ? La Fontaine le résume simplement dans ce distique de « Les deux Chiens et l'Âne mort » (VIII, 25) :

*L'homme est ainsi bâti : Quand un sujet l'enflamme
L'impossibilité disparaît à son âme.*

La problématique de la fable n'est donc pas morale, mais anthropologique et esthétique :

Primo, l'homme est cet animal intelligent qui ne peut s'empêcher de dérailler du fait même de cette intelligence ;

Secundo, ces échecs répétés de l'intelligence donnent inépuisable matière à rire !

Il est donc capital qu'une « morale » apparaisse quelque part dans la fable, non point pour redresser, ni même pour dénoncer, critiquer ou déplorer la sottise humaine, mais comme référence structurelle de normalité ; elle établit l'écart entre ce que serait un monde d'humains devenus raisonnables et le monde tel qu'il est réellement : déraisonnable et comique, comique *parce que* déraisonnable. Et ceci vaut aussi bien pour les apologues sans « moralité » explicite : le lecteur est suffisamment rompu au jeu, de fable en fable, pour suppléer à la carence voulue par l'art du poète - « là où elle n'a pu entrer avec grâce ».

Ainsi se comprennent les deux règles d'écriture, jamais formulées mais constamment à l'œuvre dans les fables, constituant ce que j'appelle la « régie lafontainienne » :

- La « règle merveilleuse » : l'animal reste en tous points ce qu'il est *comme animal*, au détail près de la parole, qui lui confère le trait d'intelligence par quoi doit advenir la catastrophe ;

- La « règle gnomique », imposant l'insertion dans la narration d'un ou de plusieurs énoncés didactiques ou moraux, essentiels au comique : ils sont là pour révéler l'écart entre le monde tel qu'il pourrait être et le monde tel qu'il est. Rien n'est d'ailleurs plus comique que ces fables où c'est le personnage lui-même qui, amoché, défiguré, dévalisé, moribond, se retourne vers le lecteur en lui expliquant qu'il a pris une bonne leçon !

On en déduit aussitôt trois principes de problématisation, utiles pour sortir du poncif du récit-corps et de la morale-âme :

1. Toujours s'étonner de la place et de l'énonciation de la morale, dont la fonction n'est surtout pas d'indiquer la sagesse, mais bien la folie humaine ;

2. Observer précisément en quoi le récit s'écarte de la morale ; c'est cet écart qui remplit la fonction mimétique de la fable : il révèle l'écart anthropologique de l'homme à lui-même.

3. En déduire d'où vient le comique spécifique à la fable considérée, à chercher non pas dans le pourquoi : la règle gnomique établit une forme de fatalité comique, mais dans le comment : on sait que le personnage va se fourvoyer, tout le plaisir vient de l'invention et de la disposition du processus de fourvoisement.

En voici un exemple particulièrement retors, choisi arbitrairement parce qu'il me revient à l'esprit et m'a toujours fait rire, mais il vaut paradigme :

« La Femme noyée » (III, 16)

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien :

C'est une femme qui se noie. »

Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien

Que nous le regrettons, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,

Puisqu'il s'agit en cette Fable,

4

*D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son Époux en cherchait le corps,
 Pour lui rendre, en cette aventure,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.
 Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 « Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
 Suivez le fil de la rivière. »
 Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arrière :
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte. »
 Cet homme se raillait assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredisante,
 Je ne sais s'il avait raison ;
 Mais que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe et sa pente,
 Quiconque avec elle naîtra
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor par-delà.*

Appliquons la méthode des deux règles : quel profit La Fontaine tire-t-il ici de sa régie d'écriture ?

Si cette fable n'applique pas à proprement parler la « règle merveilleuse » puisqu'elle n'inclut aucun personnel animal, elle n'exclut pas la merveille : imaginer qu'un cadavre puisse remonter le courant par la seule force de son esprit de contradiction relève de l'humour noir le plus absurde, outre que cela révèle le propre esprit de contradiction de l'« autre » du vers 19, qui ne peut se résoudre à être d'accord avec le bon sens de « l'un » ! Et comme toujours, le merveilleux est là pour révéler la déroute de l'intelligence humaine devant ce que les psychologues appellent le « principe de réalité », ici actualisé, comme dans « Le Loup et l'Agneau » (I, 10), par les lois de l'hydraulique.

Quant à la « règle gnomique », elle est exploitée à quatre reprises, et de manière virtuose, dans un texte de trente-trois vers dont pas moins de dix-neuf s'y rattachent :

- Cela commence par l'énoncé d'une première « morale » misogyne, aussitôt contredite par le fabuliste : « ce n'est rien / c'est beaucoup » ; [par souci de parité, et soit dit en passant, on rappellera le dicton espagnol : « ce n'est rien, c'est mon mari qu'on tue »] ;

- La règle est appliquée derechef pour contrarier la morale par le récit censé l'illustrer : le dicton « ce n'est rien, c'est une femme qui se noie » est à prendre au figuré, le fabuliste fait mine de l'entendre au sens littéral ;

- La règle gnomique est réemployée plus subtilement, car dans un syllogisme implicite, par le personnage de « l'autre » : sans rien connaître du caractère de la pauvre épouse emportée par les flots, celui-ci lui prête l'esprit de contradiction, appliquant sans le dire un autre dicton misogyne qui pourrait être : « Les femmes ont toutes l'esprit de contradiction ».

- Mais ce n'est pas fini ! Le fabuliste, comme par réflexe dans cette fable où tout le monde doit contredire tout le monde, commence par s'opposer à « l'autre » sur la question féminine, avant de lui donner raison sur le fond, dans une « morale » des plus loufoques où nos deux règles entrent en synergie : il n'est plus question des femmes mais de l'« humeur contredisante » qui vous possède de la naissance à la mort et même, « s'il [se] peut, encor par-delà »... Le « s'il peut » est extraordinaire ! C'est lui qui tient ensemble nos deux règles de régie : le gnomisme car chacun sait que dans le monde réel ça ne se peut pas ; le merveilleux car le seul fait de mentionner cette impossibilité la rend possible à l'imagination. Le « s'il peut » concentre donc en deux syllabes ce que j'ai appelé *l'écart anthropologique*.

Bilan : on sera passé d'un proverbe misogyne à une comédie macabre s'achevant dans ce merveilleux des comédies où l'on continue à rire même après la mort. À tout moment, le discours moral, gnomique, aura servi de référence, révélant a contrario la folie de l'esprit humain. Si chaque fable, on l'a dit, met en scène un usage délirant de l'intelligence humaine, « La Femme noyée » vise spécifiquement l'une de ses applications les plus rationnelles, essentielle à l'exercice philosophique, dialectique et critique (on rajoutera : politique, démocratique, et bien sûr amical ou, conjugal...) : la faculté de contredire.

Là où l'exercice d'explication est difficile sur cette fable, comme sur tant d'autres, c'est que le pivot du texte repose en fait sur un usage invisible de la règle gnomique, consistant à susciter à l'esprit du lecteur un dicton caché : « les femmes ont l'esprit de contradiction ». Car c'est bien lui qui confère unité et mouvement au texte : il fait passer du faux motif féminin, qui s'avère un leurre, au propos véritable, qui est de montrer l'absurdité comique de l'esprit de contradiction...

Le lecteur aura compris que ce qui vaut pour cette fable humaine vaut *a fortiori* pour toute fable animale, où l'élément merveilleux est automatiquement fourni par l'anthropomorphisme animal.